

A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC

E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET

H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY

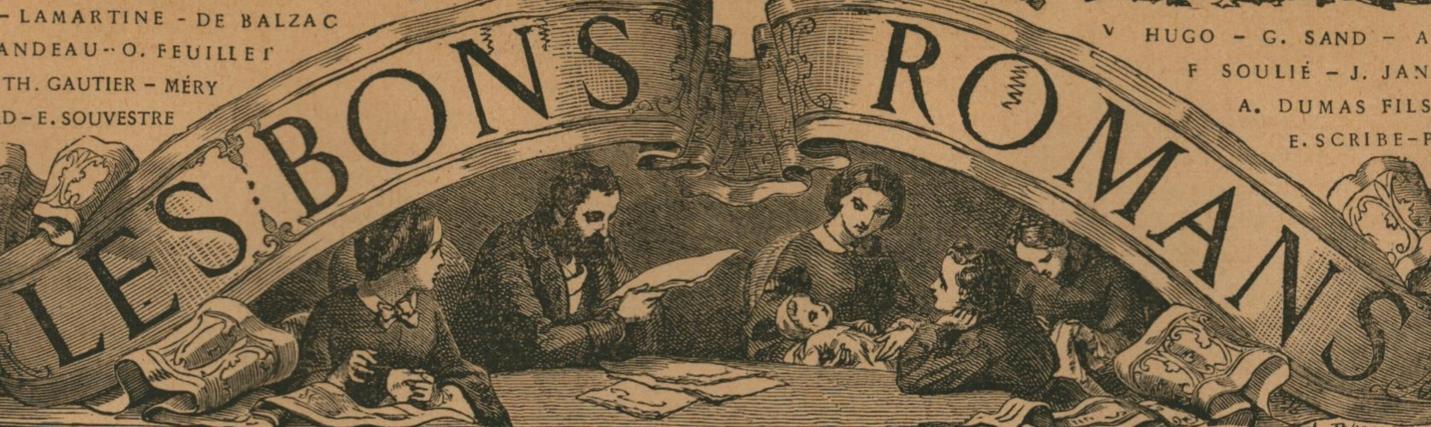
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET

F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR

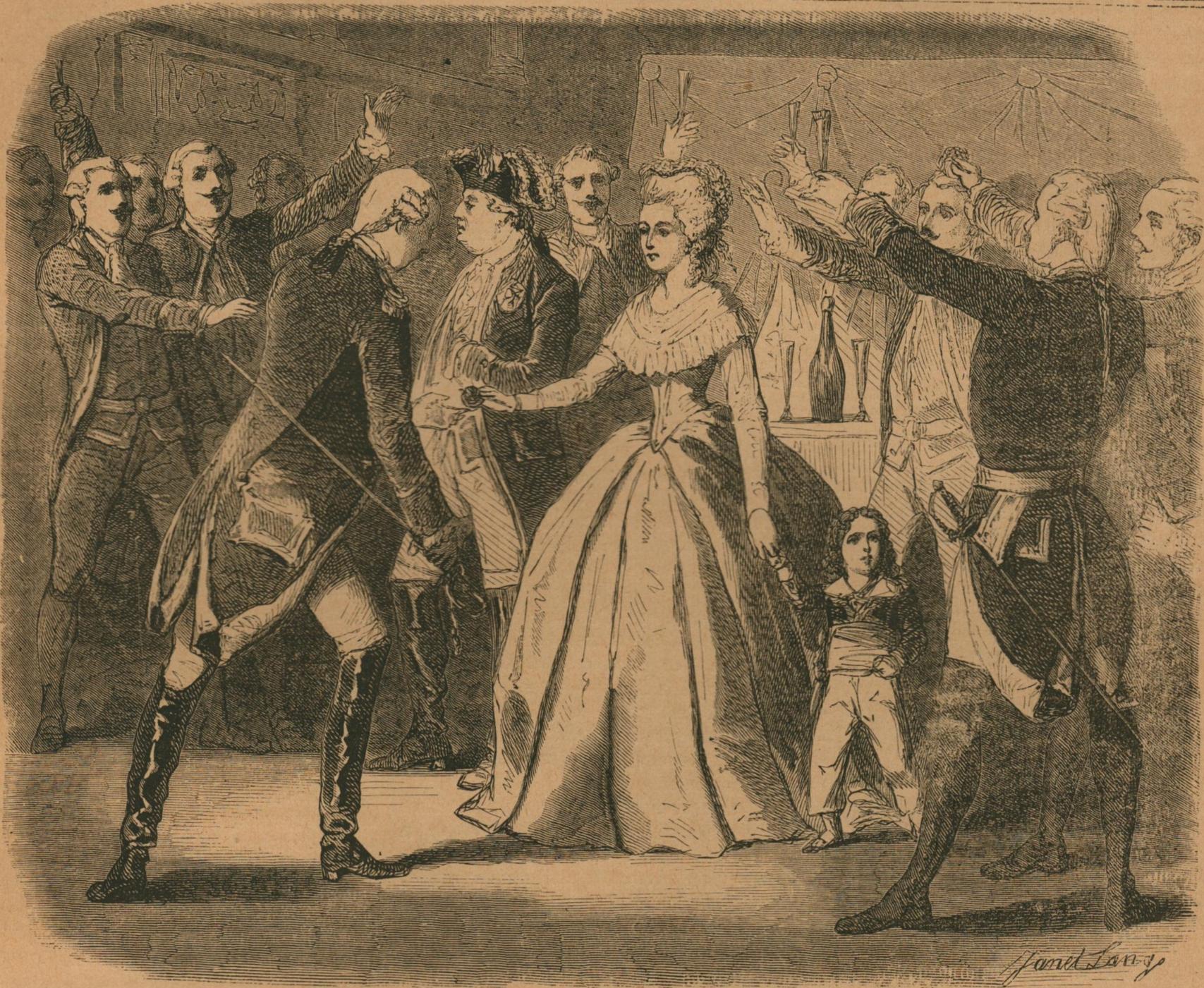
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN

E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.



SOMMAIRE

ANGE PITOU, par ALEXANDRE DUMAS,
LA FAMILLE ALAIN, par ALPHONSE KARR.
LA FAMILLE KEGG, par HILDEBRAND.



Détachant la cocarde, elle la donna au jeune homme. — Page 263, col. 3.

ANGE PITOU

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

XLVIII

LE BANQUET DES GARDES.

Au moment où la reine parut avec le roi et son fils, sur le plancher de l'Opéra, une immense acclamation, pareille à l'explosion d'une mine, se fit entendre du banquet aux loges.

Les soldats enivrés, les officiers délirants, levaient leurs chapeaux et leurs épées en criant : Vive le roi ! Vive la reine ! Vive le dauphin !

La musique se mit à jouer : *O Richard ! ô mon roi !*

L'allusion que renfermait cet air était devenue tellement transparente, elle accompagnait si bien la pensée de tous, elle traduisait si fidèlement l'esprit de ce banquet, que tous, en même temps que commençait l'air, entonnèrent les paroles.

La reine, enthousiasmée, oubliait qu'elle se trouvait au milieu d'hommes ivres ; le roi, surpris, sentait bien, avec son bon sens habituel, que sa place n'était pas là, et qu'il marchait hors de sa conscience ; mais faible, et flatté de retrouver là une popularité et un zèle qu'il n'était plus accoutumé de retrouver dans son peuple, il se laissait aller peu à peu à l'enivrement général.

Charny, qui pendant tout le repas n'avait bu que de l'eau, se leva pâissant lorsqu'il aperçut la reine et le roi ; il avait espéré que tout se passerait hors de leur présence, et alors peu importait ; on pouvait tout désavouer, tout démentir, tandis que la présence du roi et de la reine, c'était de l'histoire.

Mais sa terreur fut bien plus grande encore

quand il vit son frère Georges s'approcher de la reine, et, encouragé par un sourire, lui adresser une parole.

Il était trop loin pour entendre ; mais à ses gestes, il comprit qu'il faisait une prière.

A cette prière, la reine fit un signe de consentement, et, tout à coup, détachant la cocarde qu'elle portait à son bonnet, elle la donna au jeune homme.

Charny frissonna, étendit les bras et fut près de jeter un cri.

Ce n'était pas même la cocarde blanche, la cocarde française que présentait la reine à son imprudent chevalier. C'était la cocarde noire, la cocarde autrichienne, la cocarde ennemie.

Cette fois, ce que venait de faire la reine, c'était plus qu'une imprudence, c'était une trahison.

Et cependant ils étaient si insensés, tous ces pauvres fanatiques que Dieu voulait perdre, que lorsque Georges de Charny leur présenta cette cocarde noire, ceux qui avaient la cocarde blanche